

Au-delà de l'isotopie

Giorgio Christopulos
CRAL (EHESS/CNRS)
giorgiochristopulos@gmail.com

Résumé. Le but de ce travail est de revenir sur la question de l'isotopie. Pour arriver à faire cela, nous rappellerons en premier lieu les facteurs traditionnels de cohésion : un examen synthétique des principales approches du problème nous montrera les outils dont chaque linguiste dispose déjà pour le traitement des textes. Nous montrerons ensuite sur un exemple – la première strophe du long poème de Victor Hugo *L'Expiation* – que ces facteurs ne suffisent pas toujours à expliquer la cohésion des textes. Dans une troisième partie, nous défendrons enfin que le texte de Hugo peut être globalement compris dans sa structure en poussant plus loin l'analyse lexicale. Cependant, pour réussir dans cette démarche, il faudra dépasser l'idée, fondement de la théorie de l'isotopie, selon laquelle relier différentes parties d'un texte consisterait à répéter le même trait de bout en bout. Nous soutiendrons, au contraire, que raccorder, c'est concrétiser au fil du texte les multiples traits – que nous qualifierons techniquement de « schémas » – d'un même mot, en les renforçant, les niant, ou tout simplement en les maintenant et les développant.

Abstract. Beyond isotopy. The purpose of this article is to rethink the question of isotopy. In order to do that, in the first place we will recall the traditional, major factors of textual cohesion. A brief review of the principal approaches to the problem will present the analytical tools linguists have used until today to discuss the subject. The second step will be to take a concrete example: it will be the first stanza of Hugo's long poem *L'Expiation* (The Expiation). Through a lexical analysis we intend to show how the traditional approaches fail to explain how the poet keeps his verses together. Finally, we will indicate how some new tools for lexical analysis can help us to get better results in the interpretation of a text. To achieve this goal, it will be necessary to go beyond the theory of isotopy and its idea that, in order to keep a text together, an author is obliged to repeat the same meaning trait throughout the whole text. That is not our opinion. Instead, we will affirm that keeping a text together means developing the multiple meaning traits of a word by making them more and more concrete.

Introduction. L'isotopie et le texte

Nous nous proposons d'étudier ici les éléments linguistiques fondant la cohésion d'un texte. Ce sujet est un sujet majeur dans les études linguistiques, déjà ancien et en même temps toujours contemporain. Précisément, nous voudrions revenir sur la question de l'isotopie.

Comme l'affirme Rastier, l'isotopie est le concept que Greimas emploie pour évoquer « d'une part la notion d'identité et de similarité, d'autre part la notion d'appartenance à un champ, domaine ou lieu »¹.

Dès sa création, l'isotopie naît, en tant que procédé linguistique, comme réponse au problème de la « totalité de signification »². Par rapport à son propos, Greimas ne pourrait être plus clair : l'isotopie, « c'est la permanence d'une base classématique [...] qui permet [...] les variations des unités de manifestation, variations qui, au lieu de détruire l'isotopie, ne font que la confirmer »³.

Chez Greimas, l'isotopie sert à résoudre le dilemme de la cohésion textuelle car, aussi bien du point de vue de la structure du texte que de celui de l'organisation du sens, elle devient le garant suprême : un texte fait texte – un texte tient – dans toutes ses parties car l'isotopie unifie les différentes variations des unités de manifestation ; mais aussi, un texte trouve son sens grâce au recours aux isotopies. L'enjeu est à la fois structurel et sémantique : les différentes parties d'un texte doivent être reliées, et leur sens assuré. L'isotopie réussit, selon Greimas, dans cette double démarche ; mais le prix à payer, c'est la répétition : la « totalité de signification » – on vient de le voir – s'obtient par « identité et [...] similarité » ; ce qui équivaut à dire que, pour que l'isotopie tienne, il est essentiel de répéter, de bout en bout, un ou plusieurs traits sémantiques : les mots d'un passage qui se fonde sur une (ou plusieurs) isotopie(s) doivent exprimer le même trait (ou les mêmes traits) isotopant(s).

Or, l'isotopie se heurte souvent à la polysémie des textes littéraires – textes dans lesquels les auteurs sont tout le temps en train d'exprimer plusieurs idées en même temps. Le texte qui nous a frappé est la première strophe du poème de Victor Hugo *L'Expiation* ; la difficulté qui a retenu notre attention est celle de rendre compte des vers 48 à 59. Du point de vue de la cohésion, le rapport de ces vers au reste du texte, et le rapport des vers 48-54 et 55-59 entre eux, posent problème.

Pour essayer d'arriver à rendre compte de la trame sémantique de ce texte, nous rappellerons en premier lieu les facteurs traditionnels de cohésion ; nous montrerons ensuite sur l'exemple choisi que ces facteurs ne suffisent pas toujours à expliquer la cohésion des textes. Enfin, nous défendrons enfin que le texte de Hugo peut être globalement compris dans sa structure en poussant plus loin l'analyse lexicale. Cependant, pour réussir dans cette démarche, il faudra dépasser l'idée, fondement de la théorie de l'isotopie, selon laquelle relier différentes parties d'un texte consisterait à répéter le même trait de bout en bout. Nous soutiendrons, au contraire, que raccorder, c'est concrétiser au fil du texte les multiples traits – que nous qualifierons techniquement de « schémas » – d'un même mot, en les renforçant, les niant, ou tout simplement en les maintenant et les développant.

1. Rappel des différents procédés assurant la cohésion textuelle

Un examen synthétique des principales approches du problème est essentiel et nous montrera tout d'abord les outils dont chaque linguiste dispose déjà pour le traitement des textes.

Dans un article qui date déjà de 1995, Michel Charolles commençait son texte en affirmant qu'une description des « marques relationnelles »⁴ devait être la « mission essentielle »⁵ de l'analyse linguistique du discours. Or, ce qu'il appelle les « marques relationnelles » sont en effet ces éléments linguistiques qui fondent selon l'auteur la cohésion d'un discours, qu'il s'agisse d'un texte écrit ou de la transcription de l'oral.

Dans cet article, Charolles écrivait qu'« un discours n'est pas qu'une simple suite d'énoncés posés les uns à côté des autres. Il suffit d'examiner le moindre texte écrit ou la moindre transcription de l'oral pour relever toutes sortes d'expressions indiquant que tel ou tel segment doit être relié de telle ou telle façon à tel ou tel autre »⁶.

L'effort de repérer les « systèmes de marques de cohésion »⁷ est, d'ailleurs, un des plus grands efforts de Michel Charolles depuis quatre décennies (cf., entre autres, 1978, 1987, 1988, 1992, 1993). Cet effort a produit des résultats extrêmement intéressants comme, par exemple, les notions d'introducteur de cadre (entre autres, 1997, 2003) et d'îlot anaphorique (1992).

Un autre auteur qui a donné une contribution substantielle – quoique dans son cas un peu indirecte – à la compréhension des phénomènes de cohésion est Georges Kleiber. Dans une perspective plus syntaxique, ses études sur l'anaphore (entre autres, 1999, 2001) montrent comment certains liens grammaticaux ont un effet cohésif sur une suite d'énoncés : ce qui apparaît dans une proposition peut être repris pronominalement dans les suivantes, et cette dynamique d'apparition-reprise pronominale est un élément qui contribue à donner à un texte sa cohésion.

Toujours du côté de l'approche grammaticale du problème de la cohésion textuelle, de nombreuses études ont essayé de montrer le rôle cohésif des temps grammaticaux. En ce sens, la parution du texte de Harald Weinrich *Tempus. Besprochene und erzählte Welt* (1964) a représenté une étape importante dans la prise de conscience linguistique du rôle de marque cohésive des changements de temps. À l'intérieur d'un texte, ces changements peuvent avoir pour fonction de regrouper ou de séparer différents morceaux textuels dans différents plans.

Suivant une démarche plus informationnelle, plus thématique, Jean-Michel Adam a aussi travaillé sur le sujet (1990, 2015). Adam admet tous les facteurs de cohésion que l'on vient de mentionner : il parle ainsi d'« organisateurs spatiaux et temporels »⁸, de connecteurs dits « argumentatifs »⁹ et de « marqueurs de changements de topicalisation »¹⁰.

Dans *Linguistique textuelle* (3^{ème} éd. 2015) il propose, en outre, de découper l'énoncé en thème et rhème (qui exprime ce qui est dit du thème), pour ensuite se concentrer sur cette « séquence de thème »¹¹ qu'est, de son point de vue, une suite d'énoncés. Observé dans sa dynamique, tout texte serait alors « (...) pris dans une tension entre **cohésion** (liée à la structure thématique, à la connexion et à la concaténation des thèmes successifs) et **progression**. Les rhèmes successifs apportent les informations pertinentes, plus importantes, dites en ce sens « nouvelles » (« focus » ou foyer d'information) »¹².

Selon Jean-Michel Adam, cette tension contribue aussi à donner au texte sa structure ; c'est donc cette dynamique qu'il faut également suivre si l'on souhaite comprendre son déroulement.

En partant de la réflexion de Algirdas Julien Greimas (1966), François Rastier enfin (entre autres, *Sémantique interprétative*, 3^{ème} éd. 2009) défend que la cohésion d'un texte se fait surtout grâce au recours à l'isotopie. Du moment que la récurrence des traits garantit que le texte continue de faire sens, bien comprendre – bien interpréter – un texte correspond à induire ces traits à travers leurs manifestations textuelles : les éléments d'un texte (grammaticaux, référentiels, stylistique, lexicaux) sont cohésifs quand ils évoquent les mêmes traits¹³.

C'est l'isotopie, nous l'annonçons, qui va retenir ici notre attention. Non que nous trouvions que c'est là le seul phénomène cohésif : comme tous les auteurs qui travaillent sur la cohésion textuelle, nous admettons que c'est un faisceau de procédés qui assure la cohésion textuelle. Ce que nous voudrions montrer c'est que l'isotopie ne suffit pas à

rendre compte du rôle du lexique dans la cohésion textuelle : il faut selon nous aller au-delà et admettre que le lexique a d'autres propriétés cohésives que celle, importante mais insuffisante, de permettre la redondance et par là la cohésion. D'où la nécessité de faire recours à d'autres outils encore, d'intégrer ces approches avec d'autres points de départ analytiques. Pour notre part, nous choisirons la Théorie des Blocs Sémantiques élaborée par Marion Carel (1992, 2011) – choix dont nous ne tarderons pas à fournir les raisons.

2. Analyse linguistique et langage poétique : un exemple et quelques précisions

Mais faisons pour un instant un pas en arrière. Si nous nous sommes heurté contre l'insuffisance des approches précédentes, c'est parce que la compréhension d'un texte nous a posé problème. Il s'agit de la première, longue strophe du célèbre poème de Victor Hugo (en annexe). *L'Expiation* fait partie du recueil *Châtiments* – publié en 1853 –, et évoque ainsi la retraite ruineuse qui met fin à la campagne de Russie (1812).

Un mot est requis par rapport au choix textuel. Prétendre trouver des réponses aux phénomènes linguistiques en regardant des textes littéraires est problématique aux yeux de beaucoup de linguistes. Prendre en examen un texte poétique peut paraître plus provocateur encore. Rien de tout cela : les raisons pour lesquelles nous regardons habituellement des textes de cette nature sont les suivantes.

Nous sommes persuadé que le caractère éminemment construit de ces textes nous permet d'évacuer la question concernant les choix de l'auteur. Les textes littéraires sont écrits jusqu'au bout, chaque décision – qu'elle soit grammaticale, lexicale ou thématique – étant réfléchie, consciente de la part de l'auteur. La question « Est-ce qu'il voulait dire ce qu'il dit, est-ce qu'il voulait utiliser ces mots ? » – question inévitable lorsqu'on analyse l'oral et question qui apparaît dans l'écrit non littéraire (nous pensons par exemple aux textes de présentation des expositions d'art) depuis que les auteurs ne sont pas relayés par des imprimeurs – cette question étant mise de côté lorsque le texte a été travaillé, nous pouvons nous pencher sans plus de retard sur ce que le texte présente.

Quant à la langue poétique et aux problèmes qu'elle ferait surgir, nous nous orientons comme suit. Comme le souligne Carel (à paraître), deux grandes positions existent depuis longtemps. D'un côté, Jean Cohen laisse entendre, dans son livre *Structure du langage poétique* (1966), que la poésie devrait être considérée comme une infraction à la langue ». D'après lui, les textes poétiques mettraient en question — voire nieraient — les normes appartenant à la grammaire. À l'inverse, Jakobson et Lévi-Strauss arrivent, dans *Les chats* de Charles Baudelaire (1962), à revendiquer pour la poésie les mêmes catégories grammaticales que la prose.

À nos yeux, le caractère subversif du langage poétique reste à prouver ; et à vrai dire, nous sommes plutôt portés à penser que, s'il y a une différence entre la prose et la poésie, cette différence ne peut regarder que la structure rythmique — notamment la métrique, qui s'ajoute à l'ordre de la prose, sans l'effacer¹⁴.

Rien ne nous pousse à croire qu'il puisse y avoir des différences d'ordre grammatical entre la poésie et la prose, car toutes les deux participent de la même langue. Il n'y a, d'après nous, aucune différence entre la langue que l'on emploie en poésie, et la langue que l'on utilise dans les récits et dans les romans. La langue poétique et la langue de la prose correspondent, en fait, à la même langue.

Entre prose et poésie d'un côté, et entre langue littéraire et langue courante de l'autre, les mots sont les mêmes, les structures (mis à part les structures rythmiques) sont les

mêmes. Si le lexique et la grammaire sont exactement les mêmes dans les deux cas respectifs, d'où viendrait-elle cette différence de langue ?

Revenons maintenant au texte. La difficulté qui a retenu notre attention est celle de rendre compte des vers 48 à 59. Du point de vue de la cohésion, le rapport de ces vers au reste du texte, et le rapport des vers 48-54 et 55-59 entre eux, posent problème.

En effet, les vers 48 à 59 sont incrustés dans le texte sans qu'il y ait de connecteur, sans qu'il y ait un introducteur de cadre (au sens de Charolles), ni un changement de temps grammatical permettant un changement de plan¹⁵ – les vers 48 et 49 sont toujours à l'imparfait.

À première vue, on pourrait répondre qu'il y a tout de même un changement de thème. On aurait là ce que les littéraires appellent une « digression », accompagnant une perte d'isotopie (en train de développer l'idée de *troupeau*, le texte parle soudain de solidarité du chef vers ses hommes transformés en ses propres membres (48-54), ou d'admiration des hommes envers le chef dont ils adoptent le point de vue (55-59)).

Mais, à ce point-là, on serait face à un nouveau problème : comment justifier le fait que ce qui paraissait une digression, est, lui-même, un élément composite ? La prétendue digression présente en effet deux morceaux, apparemment non reliés entre eux : les vers 48 à 54 d'un côté, et les vers 55 à 59 de l'autre. Si l'on reste du côté du thématisme, force est de reconnaître que le texte de Hugo présente un caractère tout à fait fragmentaire.

Une autre solution serait de dire que l'emploi de *là* au vers 48 est, non pas déictique, mais anaphorique. On notera cependant que n'importe quelle description définie (introduite par une préposition de lieu) pourrait prendre la place de cet emploi de *là* : *devant cette déroute, dans cette tempête, ...* Il n'y a pas renvoi aux mots qui précèdent mais à la mémoire discursive (Berrendonner et Reichler-Béguelin, 1989). Autrement dit, faute de lien entre les mots, l'emploi de *là* n'assure ici aucune cohésion, au sens strict que Halliday et Hasan (1975) donnaient au terme¹⁶. Serait-on condamné à ne voir dans le texte de Hugo que l'unité de la mémoire discursive qu'il construit ? Mais ce serait là circulaire : car d'où la mémoire discursive tirerait-elle son unité si une telle unité, thématique ou isotopique, n'existe pas auparavant dans le texte ?

Notre propos est de montrer que, lexicalement, avec d'autres outils – ceux de la TBS –, il est possible de rendre au texte de Hugo une unité linguistique forte.

3. Outils méthodologiques et analyse du texte

3.1 La Théorie des Blocs Sémantiques (TBS)

Deux mots pour introduire les bases théoriques de la TBS sont maintenant nécessaires. La Théorie des Blocs Sémantiques élaborée par Carel (cf., entre autres, 1992, 2011) s'inscrit dans le cadre de la sémantique argumentative ouvert par les travaux d'Anscombe et Ducrot (cf., par exemple, 1983).

Comme le souligne Ducrot¹⁷, la TBS est la « forme radicale de la Théorie de l'argumentation dans la langue » : elle « postule que les atomes sémantiques ont la structure d'un enchaînement argumentatif, dont il y a deux types : en *donc* et en *pourtant*. [...] pour cette théorie d'inspiration structuraliste, la signification lexicale et le sens des énoncés sont constitués d'entrelacements de mots » .

La TBS exprime une sémantique lexicale qui conçoit les mots comme intervenant certes dans la détermination du sens des énoncés, mais surtout dans la structuration des

textes. Laissons parler directement Marion Carel qui, dans son article *Présupposition et organisation du sens* (à paraître), écrit que :

« [...] la TBS soutient que les enchaînements argumentatifs qui paraphrasent les énoncés sont construits sur des schémas argumentatifs. Ces schémas argumentatifs sont conçus comme des squelettes, des moules qui, lorsqu'ils sont remplis, recouverts de mots, constituent des enchaînements argumentatifs. Ces schémas sont préfigurés dans la signification linguistique des mots et contraignent de cette manière la paraphrase argumentative des énoncés dans lesquels ils apparaissent ».

Dans ce cadre, nous nous proposons de montrer que la cohésion d'un texte peut reposer sur l'unité constituée par la signification d'un mot. Un mot, en effet, peut contenir dans sa signification plusieurs schémas argumentatifs. L'adjectif *courageux* par exemple renvoie d'une part à un surpassement du danger mais aussi à l'idée de bien : être courageux, c'est agir-malgré-le-danger mais aussi agir-parce-que-cela-doit-être-fait. Ces deux traits sont indépendants l'un de l'autre – de sorte qu'*imprudent* signifie seulement agir-malgré-le-danger. Mais, en tant que signifiés de *courageux*, ils forment un tout, unitaire. L'unité du mot se reflète sur sa signification. Ce que nous soutenons, c'est que la cohésion d'un texte repose parfois sur le caractère unitaire (bien que plurielle) de la signification lexicale. C'est ce qui se produit dans la strophe de Hugo que nous étudions.

3.2 Les hommes de *L'Expiation*. Armée ou troupeau ?

Quels sont les mots qui contribuent à donner sa structure au texte de Hugo ? Ces mots sont ceux contenus au vers 8 : *Hier la grande armée, et maintenant troupeau*.

Nous défendrons en effet que la signification du mot *armée* contient plusieurs schémas et d'abord le schéma rangé-bien-que-nombreux, noté NOMBREUX PT RANGÉ (le PT rappelle la relation d'opposition *bien que* ou encore *pourtant*). À l'opposé, *troupeau* contient le schéma pas-rangé-parce-que-nombreux, noté NOMBREUX DC NEG RANGÉ (le DC rappelle la relation de conséquence de *donc, parce que...*). Ces deux schémas sont dits « converses » par la TBS et les expressions qui les expriment sont du coup contradictoires. C'est là une règle générale : *prudent* exprime DANGER DC PRECAUTION et *imprudent* exprime DANGER PT NEG PRECAUTION ; *sensible* exprime EMOUVANT DC EMU et *insensible* exprime EMOUVANT PT NEG EMU. Cette relation de conversion entre les signifiés d'*armée* et *troupeau* est la raison pour laquelle Hugo peut dégrader la *grande armée* au rang de *troupeau* : l'armée de Napoléon a perdu le caractère ordonné – essentiel par définition à toute armée – exprimé par l'aspect NOMBREUX PT RANGÉ.

Plus généralement, la TBS place les schémas argumentatifs à l'intérieur de familles dits « bocs sémantiques », qui comportent toujours les mêmes relations formelles :

Carré de transposition

X PT NEG Y	NEG X PT Y
X DC Y	NEG X DC NEG Y

Appliqué ici, on trouve :

NOMBREUX PT RANGES <i>armée</i>	NEG NOMBREUX PT NEG RANGES <i>disséminé</i>
NOMBREUX DC NEG RANGES <i>troupeau</i>	NEG NOMBREUX DC RANGES <i>Groupe resserré</i>

Dans sa signification, le mot *armée* préfigure donc le schéma a) NOMBREUX PT RANGÉ. Mais la signification d'*armée*, contient également le schéma b) DESTIN COMMUN DC SOLIDAIRES (on ne prétend pas ici donner une description exhaustive de la signification d'*armée* ; parmi tous les schémas que sa signification contient, on ne retiendra pour ce travail que les deux susmentionnés).

Focalisons-nous sur le schéma b) : DESTIN COMMUN DC SOLIDAIRES. Il permet de rendre compte d'un exemple comme *vous devez vous comporter comme une armée* (énoncé par un employeur exalté lors du grand discours du 2 janvier à ses commerciaux) : cet énoncé se paraphrase en effet par *vous avez le même destin donc vous devez agir de manière solidaire*, qui concrétise le schéma DESTIN COMMUN DC SOLIDAIRES.

Pourquoi placer ce schéma dans la signification linguistique d'*armée* ? N'est-ce pas confondre croyances sociales et signification linguistique ? Ne peut-on pas parler, sans contradiction, d'*armée de mercenaires* ? Précisément, une armée de mercenaires n'est pas tout à fait une armée : on dira *il avait une armée, mais une armée de mercenaires*. Le complément *de mercenaires* est un modificateur déréalisant d'*armée* (Ducrot, 1995), et il a ce rôle précisément parce que la signification d'*armée* contient DESTIN COMMUN DC SOLIDAIRES.

En construisant un bloc on arrive à :

DESTIN COMMUN PT NEG SOLIDAIRES <i>Égoïste (chacun pour soi), désorganisé</i>	NEG DESTIN COMMUN PT SOLIDAIRES <i>Empathie</i> ¹⁸
DESTIN COMMUN DC SOLIDAIRES <i>armée</i>	NEG DESTIN COMMUN DC NEG SOLIDAIRES <i>Étranger</i>

Passons maintenant aux conséquences produites par le vers 8 sur la signification d'*armée* : *Hier la grande armée, et maintenant troupeau*.

Ce vers produit une rupture : il ôte aux hommes de Napoléon le caractère NOMBREUX PT RANGÉS, et il leur attache NOMBREUX DC NEG RANGÉS (qui appartient à la signification de *troupeau*). Est-ce que, perdant sa qualification

linguistique d'*armée*, les hommes de Napoléon perdent aussi ce caractère solidaire qu'est exprimé par le schéma DESTIN COMMUN DC SOLIDAIRES ? Autrement dit, ce schéma, appartenant par définition à la signification linguistique du mot *armée*, est-il transformé en son converse, ou encore disparaît-il du sens textuel au moment où le poète retire à l'armée de Napoléon le titre – le mot – d'*armée* ? Quel est le sort textuel de ce schéma ? Contribue-t-il encore à construire le sens des énoncés qui suivent ce moment où le poète prive les hommes de Napoléon de leur qualification d'*armée* ?

À partir du vers 8, ce à quoi on assiste est la disparition textuelle d'un schéma faisant partie de la signification du mot *armée*, NOMBREUX PT RANGÉS, et l'apparition textuelle du schéma NOMBREUX DC NEG RANGÉS, appartenant, lui, à la signification du mot *troupeau*. Mais ce qui se produit à l'intérieur du vers 8 produit-il aussi, dans la description des hommes de Napoléon qui suit ce fameux vers, la disparition du schéma DESTIN COMMUN DC SOLIDAIRES ?

Ce schéma appartenant à la signification d'*armée*, on pourrait s'attendre à qu'il disparaisse, comme le fait le schéma NOMBREUX PT RANGÉS, en faveur de l'apparition d'autres schémas appartenant au mot *troupeau* ; d'autres schémas qui interviendront dans la construction du sens textuel des énoncés successifs au vers 8 à la place de ceux qui viennent à disparaître.

Tel n'est pas le cas. Les vers 42 à 68 ne laissent pas de doutes en ce sens : Napoléon et les soldats qui sont restés auprès de lui partagent encore le même destin (DESTIN COMMUN DC SOLIDAIRES), et ils se sentent encore vivre un parcours commun. Si ces hommes ne constituent plus une *armée*, comment peuvent-ils continuer de se sentir unis par un destin commun (DESTIN COMMUN DC SOLIDAIRES) – ces schémas appartenant à la signification d'un mot qui ne le concernent plus, qui ne les décrivent plus ? Comment expliquer cette permanence, dans la construction du sens, de schémas qui étaient censés partir avec le mot qui disparaît, substitué par un autre mot ?

Ces schémas appartiennent à la signification du mot *armée*, mais – à partir du vers 8 – il n'est plus question d'*armée* : il est question de *troupeau*, dont le schéma NOMBREUX DC NEG RANGÉS rend compte du sens du poème jusqu'au vers 49, mais pas au-delà. Bien au contraire : à partir de ce moment, rien n'est plus compréhensible si on oublie le schéma, appartenant à la signification d'*armée*, DESTIN COMMUN DC SOLIDAIRES : tout le passage contenu entre le vers 49 et le vers 59 n'aurait aucun sens si on ne gardait pas à l'esprit ce schéma appartenant au mot *armée*. Par quel bout peut-on comprendre ce qui se passe dans le texte à ce moment-là ? Comment se justifie-t-elle, cette permanence obstinée d'un schéma lié à la signification d'un mot nié par sa substitution avec un autre mot sémantiquement fort antithétique en apparence ? Comment un schéma appartenant à la signification d'un mot nié peut-il décrire des énoncés dont le sens devrait se déduire de ce qui est affirmé, et non pas nié ? Comment peut-on expliquer que des énoncés qui décrivent un *troupeau* évoquent des schémas propres à *armée* (mot auquel *troupeau* s'oppose) ?

Voici la réponse que nous proposons. Elle comporte deux étapes : l'une circonstancielle, l'autre de portée générale. L'étape circonstancielle est que le schéma DESTIN COMMUN DC SOLIDAIRES, présent dans la signification d'*armée*, est maintenu à l'issue du vers 8. L'étape de portée générale est que l'unité du mot *armée* s'étend au vers 8 qui le nie partiellement, et de là au texte de Hugo lui-même.

Revenons à l'étape circonstancielle. Notre description d'*armée* en fait un équivalent de *groupe ordonné semblable à un peuple* : *groupe ordonné* exprime en effet le premier schéma NOMBREUX PT RANGÉS et *semblable à un peuple* exprime le second schéma DESTIN COMMUN DC SOLIDAIRES. On expliquera alors ce qui se passe aux vers 49

à 59 de la façon suivante : le fait de qualifier de *troupeau* les hommes de Napoléon a, oui, écarté, dans la construction du sens des énoncés le schéma NOMBREUX PT RANGÉS appartenant au terme implicitement présent *groupe ordonné*; mais ce geste n'a pas eu de conséquence sur la signification du terme *semblable à un peuple*, également implicitement présent dans le poème de Hugo, et dont la signification n'est pas niée par l'apparition textuelle de *troupeau*.

De l'expression *groupe ordonné semblable à un peuple*, ce que la signification de *troupeau* nie est uniquement la signification de *groupe ordonné*. La signification de *semblable à un peuple* – donc le schéma DESTIN COMMUN DC SOLIDAIRES qu'elle contient – reste ainsi intacte. Bref, le mot *armée* est seulement partiellement nié. C'est là une propriété de la structure *hier X et maintenant Y*, qui agit toujours partiellement sur la signification de X, comme encore dans *hier indulgent et maintenant laxiste* : ce qui était une qualité est devenu un défaut, mais il est maintenu que l'individu en question punit-peu-malgré-les-fautes (le schéma FAUTE PT NEG PUNITION signifié par *indulgent* reste signifié).

Nous pouvons alors appliquer l'hypothèse générale que nous défendons. Le mot *armée* a une signification unitaire, unité qui se transmet à sa négation partielle *hier la grande armée, et maintenant troupeau*, et que développe le poème de Hugo, qui ce faisant est cohésif.

Ce n'est pas la simple signification de *troupeau*, mais le vers 8 tout entier qui est développé dans le texte. On a là un cas de figure extrêmement complexe. La cohésion se construit grâce au développement de la signification d'un vers¹⁹ – *hier la grande armée, et maintenant troupeau* ; signification qui est elle-même unitaire (et par là cohésive) car elle provient de la signification unitaire d'un mot, par simple négation partielle. Ainsi dans ce cas spécifique, la cohésion globale du texte – assurée par le développement, tout au long du texte, de la signification du vers 8 – prend un chemin tout à fait étonnant : ce qui est développé n'est pas la signification d'un mot, mais la signification de la négation partielle d'un mot. Ce n'est pas la signification d'*armée* qui est développée au fil du texte, mais la signification de sa négation partielle. Le développement de sa négation partielle se fait à travers le développement de ce vers 8 qui contient à l'intérieur de lui aussi bien le mot *armée* que le mot *troupeau*. Grâce à la propriété de la structure *hier X et maintenant Y* (qui agit partiellement sur la signification de X), c'est sur la négation partielle de la signification de X (*armée*) que le texte se joue. C'est le développement de la négation partielle de la signification d'*armée* qui permet au texte de garder intacte sa cohésion.

En guise de conclusion. Dernières remarques

En conclusion, quelques dernières remarques sont utiles. Là où les outils syntaxiques et thématiques n'arrivent pas à justifier la cohésion d'un texte ou d'une de ses parties, le rôle du lexique peut être éclairant. La notion d'isotopie n'est cependant pas suffisante. L'isotopie passe par la répétition d'un même trait, par exemple le trait /ordre/. Ce trait peut soit être directement présent, soit être rattaché à d'autres éléments (grammaticaux, référentiels, stylistiques, lexicaux) qui l'évoquent.

Mais l'idée de la récurrence d'un trait donne l'impression que pour qu'un texte soit cohésif, il faut qu'il répète indéfiniment la même chose. Voilà ce qui pousse probablement Jean-Michel Adam à devoir opposer « cohésion » et « progression ». La question qu'Adam semble implicitement évoquer – et que nous synthétisons ainsi :

« Comment un texte pourrait-il avancer si, pour qu'il reste cohésif, l'auteur est sans cesse confronté à l'obligation de dire la même chose ? » –, nous nous la posons à notre tour. Différente est, par contre, la réponse que nous y donnons.

C'est ici que la TBS entre en jeu, car elle montre à quel point, non pas la répétition d'un même trait, mais la récurrence des traits d'un même mot contribue à assurer la cohésion d'un texte. Les traits sont, dans cette perspective, les schémas argumentatifs appartenant à sa signification. Ces schémas entretiennent des relations de parenté, des relations d'opposition, et cela consolide l'analyse lexicale. Mais ce bénéfice descriptif n'est pas le point essentiel ici. Ce qui est essentiel, c'est que, selon la TBS, la signification du lexique a trois propriétés : elle est constituée de plusieurs éléments, ces divers éléments sont mobilisés par l'énoncé (le sémantique repose sur le sémiotique) et ils sont mobilisables en même temps, donnant ce faisant un effet de polyphonie. Ceci admis, on voit apparaître un nouveau facteur de cohésion textuelle : l'unité que fournit la signification d'un terme simple du lexique, que ses divers éléments soient maintenus tels quels, ou modifiés, par exemple par négation.

Dans le cas de *L'Expiation* en particulier on voit bien comment, plus qu'un souci de répétition, ce qui agit est une volonté de concrétisation du mot *armée*. L'isotopie n'est qu'un cas particulier du phénomène plus général qu'est le développement de la signification d'un même terme. L'unité ne tient pas au fait de retrouver, à travers d'innombrables mots, le même trait. L'unité est dans le fait de retrouver les multiples traits d'un même mot. L'unité n'est pas dans le signifié ; elle est dans le signe.

Annexe

Victor Hugo

L'Expiation

- 1 Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
- 2 Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
- 3 Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,
- 4 Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
- 5 Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
- 6 Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
- 7 On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
- 8 Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
- 9 On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
- 10 Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
- 11 Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
- 12 On voyait des clairons à leur poste gelés,
- 13 Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
- 14 Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
- 15 Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
- 16 Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
- 17 Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
- 18 Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
- 19 Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,

- 20 On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
- 21 Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre :
- 22 C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
- 23 Une procession d'ombres sous le ciel noir.
- 24 La solitude vaste, épouvantable à voir,
- 25 Partout apparaissait, muette vengeresse.
- 26 Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
- 27 Pour cette immense armée un immense linceul.
- 28 Et chacun se sentant mourir, on était seul.
- 29 - Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?
- 30 - Deux ennemis ! le czar, le nord. Le nord est pire.
- 31 On jetait les canons pour brûler les affûts.
- 32 Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
- 33 Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège.
- 34 On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
- 35 Voir que des régiments s'étaient endormis là.
- 36 Ô chutes d'Annibal ! lendemains d'Attila !
- 37 Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
- 38 On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières,
- 39 On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
- 40 Ney, que suivait naguère une armée, à présent
- 41 S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
- 42 Toutes les nuits, qui vive ! alerte, assauts ! attaques !
- 43 Ces fantômes prenaient leur fusil, et sur eux
- 44 Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
- 45 Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
- 46 D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
- 47 Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
- 48 L'empereur était là, debout, qui regardait.
- 49 Il était comme un arbre en proie à la cognée.
- 50 Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
- 51 Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
- 52 Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
- 53 Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
- 54 Il regardait tomber autour de lui ses branches.
- 55 Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
- 56 Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
- 57 Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
- 58 Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
- 59 Accusaient le destin de lèse-majesté,
- 60 Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
- 61 Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
- 62 L'empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
- 63 Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait
- 64 Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
- 65 Devant ses légions sur la neige semées :
- 66 « Est-ce le châtement, dit-il. Dieu des armées ? »
- 67 « Alors il s'entendit appeler par son nom
- 68 Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non.

Références bibliographiques

- Adam, J-M. (1990). *Éléments de linguistique textuelle*. Paris-Bruxelles : Mardaga.
- (2015, 3^{ème} éd.). *La Linguistique textuelle*. Paris : Armand Colin.
- Anscombre, J-C ; et Ducrot, O. (1983). *L'Argumentation dans la langue*. Bruxelles : Mardaga.
- Berrendonner, A. et Reichler-Béguelin, M-J. (1989). Décalages : les niveaux de l'analyse linguistique. *Langue française*, 81, 99-125.
- Carel, M. (1992). *Vers une formalisation de la théorie de l'argumentation dans la langue*. thèse de doctorat de L'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.
- (2011). *L'Entrelacement argumentatif. Lexique, discours et blocs sémantiques*. Paris : Honoré Champion.
- (à paraître). *Présupposition et organisation du sens*, dans Biglari, A. et Bonhomme, M. (éds), *La Présupposition entre théorisation et mise en discours*.
- Charolles, M. (1978). Introduction aux problèmes de la cohérence des textes. *Langue française*, 38, 7-41.
- (1987). Les Connecteurs et la portée de "selon". *Revue Européenne des Sciences Sociales*, Genève, Droz, T XXV, n° 77, 243-271.
- (1988). Les Études sur la cohérence, la cohésion et la connexité textuelles depuis la fin des années 1960. *Modèles linguistiques*, X, 2, 45-66.
- (1992). *La Veuve et l'orphelin ou : comment les îlots anaphoriques refont surface*, dans Tyvaert, J. E. (éd), *Léxique et inférence(s)*, Paris : Klincksieck.
- (1993). *Les Plans d'organisation du discours et leurs interactions*, dans Moirand, S. et al. (éds), *Parcours linguistiques de discours spécialisés*, Berne : Peter Lang.
- (1995). Cohésion, cohérence et pertinence du discours. *Travaux de linguistique*, 29, 125-151.
- (1997). L'encadrement du discours : Univers, champs, domaines et espaces. *Cahier de Recherche Linguistique* 6, Université de Nancy 2.
- (2003). De la topicalité des adverbiaux détachés en tête de phrase. *Travaux de linguistique*, 47, 11-51.
- Cohen, J. (1966). *Structure du langage poétique*. Paris : Flammarion.
- Ducrot, O. (1980). *Les Mots du discours*. Paris : Minuit.
- (1995). Les Modificateurs déréalisants. *Journal of Pragmatics*, 24, 145-165.

– (2016). Présentation de la théorie des blocs sémantiques. *VERBUM*, Tome XXXVIII, N°1-2, 53-65.

Halliday, M.A.K. et Hasan, R. (1976). *Cohesion in English*. London: Longman.

Hugo, V. *L'Expiation*.

Jakobson, R. et Lévi-Strauss, Cl. (1962). *Les Chats* de Charles Baudelaire. *L'Homme*, vol 2, N°1.

Kleiber, G. (1999). Anaphore associative et relation partie-tout : condition d'aliénation et principe de congruence ontologique. *Langue française*, 122, 70-100.

– (2001). *L'Anaphore associative*. Paris : PUF.

Greimas, A. J. (1966), *Sémantique structurale : recherche de méthode*. Paris : Larousse.

Rastier, F. (2009, 3^{ème} éd.). *Sémantique interprétative*. Paris : PUF.

Weinrich, H. (1973). *Le Temps*, traduction de M. Lacoste. Paris : Seuil.

Notes

¹ Rastier, F. (2009, 3^{ème} éd.). *Sémantique interprétative*. Paris : PUF, p. 87.

² Greimas, A. J. (1966), *Sémantique structurale : recherche de méthode*. Paris : Larousse, p. 53.

³ *Ivi*, p. 96.

⁴ Charolles, M. (1995). Cohésion, cohérence et pertinence du discours. *Travaux de linguistique*, 29, p. 125.

⁵ *Ibidem*.

⁶ *Ibidem*.

⁷ *Ibidem*.

⁸ Adam, J-M. (2015, 3^{ème} éd.). *La Linguistique textuelle*. Paris : Armand Colin, pp. 142-3.

⁹ Pour ce qui est des connecteurs dits « argumentatifs » – autres marques de cohésion –, rappelons surtout les travaux de Ducrot (1980).

¹⁰ *Ivi*, p. 144.

¹¹ *Ivi*, p. 75.

¹² *Ibidem*.

¹³ Rastier, F. *Op. cit.* p. 116.

¹⁴ Prenons un exemple. Une figure de rhétorique comme l'anacoluthie est considérée, du point de vue de la syntaxe, comme une façon de dire douteuse – voire incorrecte – par un grand nombre de manuels de grammaire prescriptive ; mais l'emploi d'une anacoluthie pose en poésie exactement les mêmes problèmes qu'en prose, et il n'y a vraiment pas de raisons d'affirmer que le langage poétique devrait bénéficier d'une plus grande liberté que celui de la prose.

¹⁵ Or, on pourrait voir dans le vers 47 (*Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait*) un élément capable non seulement de rappeler, mais aussi de clore la longue séquence des vers 8 à 47 – il y aurait bien alors une fermeture du cadre. Mais ce n'est pas tout ; car, à bien voir, pour ce qui est du rôle d'introduit d'annonceur de cadre annonçant la nouvelle scène, le vers 48 contient un élément précieux – il s'agit de *L'empereur*. Au vers 48, placé en tête de phrase, *L'empereur* ouvrirait une nouvelle scène – tout comme, de façon symétrique, l'élément *Toute une armée*, lui aussi placé en tête de phrase, servirait à clôturer, au vers 47, la scène précédente.

¹⁶ En l'absence d'un lien proprement syntaxique, Halliday et Hasan (1975) n'admettraient probablement pas que cet emploi de *là* soit capable d'assurer la cohésion du passage en question.

¹⁷ Ducrot, O. (2016). Présentation de la théorie des blocs sémantiques. *VERBUM*, Tome XXXVIII, N°1-2, p. 53.

¹⁸ Ce même aspect est présent aussi dans la signification, par exemple, de *chrétien*.

¹⁹ Le développement de la négation partielle de la signification d'*armée* permet de relier les vers 48 à 59 aux vers 7 à 47. Par contre, pour ce qui est des vers 1 à 6 et 60 à 68 (entre eux, et par rapport aux vers 7 à 59), un autre procédé cohésif est à l'œuvre (sans pouvoir rentrer ici dans les détails – car on a là un autre et vaste sujet –, il s'agit du procédé de déparadoxalisation du paradoxe énoncé au vers 1 : *On était vaincu par sa conquête*).